

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 1

Artikel: C'était un lundi matin...
Autor: Burnand, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'était un lundi matin...

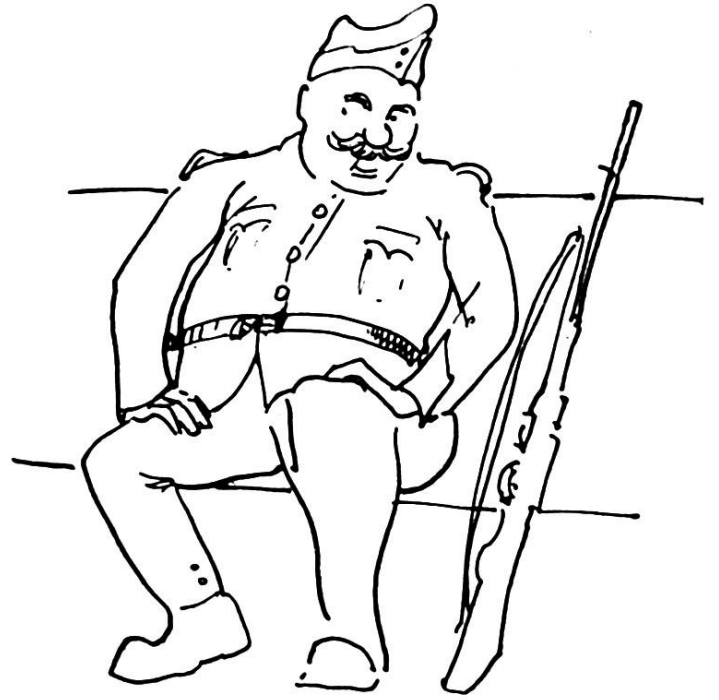
« Je vais encore grelotter dans ce wagon », se dit Jean en s'enfonçant dans son coin. Chaque matin, il avait un peu plus d'une heure de voyage à accomplir pour se rendre chez Briand, géomètre, où il travaillait.

On était en janvier, après gel, tempête de neige et froidure ; une espèce de redoux s'était annoncé, un sourire précurseur de la belle saison. Pour l'instant, il faisait nuit et, le nez écrasé contre la glace, Jean vit qu'il était 7 h. 12 à l'horloge de la gare ; le train s'ébranlait...

« Ça y est, une fois de plus », pensait-il. Ce matin, décidément, il n'était pas en forme, d'abord cette note qu'il devait payer le tourmentait plus que de coutume. Il essaya de lire son journal : échec des négociations en cours... mort tragique d'un père de famille... soulèvement en Uruguay... Zut ! Il remit le journal sur la banquette. Il se sentait fatigué, ensommeillé, mais malgré tout, rien à faire pour dormir. Ah ! la perspective de cette semaine qui commençait avait quelque chose de spécialement décourageant.

Le train s'arrête, les essieux grincent... une petite gare avec de vagues silhouettes frigorifiées qui passent comme des fantômes devant la vitre. Brusquement la porte s'ouvre, bruit de ferrailles, jurons, des souliers qu'on traîne, puis apparaît dans le rectangle noir de l'encadrement, un formidable landsturm à la face rubiconde, l'œil émerillonné, le ceinturon au dernier cran. « Bon, se dit Jean, en voilà un qui a l'air de ne pas trop mal prendre l'existence. »

Le militaire s'assied sur un pèteru confortable et tout de suite un autre voyageur qui le connaît, vient s'asseoir en face de lui. La conversation s'engage :



— Alors, Fernand, tu pars au service ?

— Non, je reviens.

L'autre rit.

— Non, c'est sérieux, tu comprends, j'ai profité de passer chez le fils à l'Emile avant de rentrer.

— Alors, ça s'est bien passé ?

— Pas mal. Oh ! tu sais, quatre jours c'est pas long, juste le temps d'effeuiller une ou deux étiquettes de « bouché ».

— Y t'ont pas embêté, dit l'autre, incrédule.

— N'n'non.

Le civil jette un coup d'œil rapide sur le harnachement, puis sur le grand fusil, ancien modèle, de Fernand.

— Mais dis-voir, Fernand, il est rouillé ton fusil ! On t'a rien dit là-bas ?

— Oh ! juste le major à l'inspection qui m'a lancé : « Dites-voir, il est rouge votre canon, mon gaillard ! »

Un temps d'arrêt pendant lequel Fernand regarde, sans en avoir l'air, si tout le monde l'écoute, puis :

— Et je lui ai répondu : « Mon major, c'est parce qu'y se gêne de vous ! »

Un grand éclat de rire, Jean s'est renfoncé dans son coin ; décidément, la semaine ne s'annonce pas si mal...

Jean Burnand.